

ce qu'il y avait d'un peu trop farouche¹² dans la tournure de notre héros !

"Vive Tartarin ! . . . vive Tartarin !" hurla le peuple. Le grand homme sourit, mais ne salua pas, à cause de ses fusils qui le gênaient. Du reste, il savait maintenant à quoi s'en tenir sur la faveur populaire ; peut-être même qu'au fond de son âme il maudissait ses terribles compatriotes, qui l'obligeaient à partir, à quitter son joli petit chez lui¹³ aux murs blancs, aux persiennes vertes. . . . Mais cela ne se voyait pas.

Calme et fier, quoiqu'un peu pâle, il s'avança sur la chaussée, regarda ses brouettes, et, voyant que tout était bien, prit gaillardement le chemin de la gare, sans même se retourner une fois vers la maison du baobab. Derrière lui marchaient le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, le président Ladevèze, puis l'armurier Costecalde et tous les chasseurs de casquettes, puis les brouettes, puis le peuple.

Devant l'embarcadère,¹⁴ le chef de gare¹⁵ l'attendait, — un vieil Africain de 1830,¹⁶ qui lui serra la main plusieurs fois avec chaleur.

L'express Paris-Marseille n'était pas encore arrivé. Tartarin et son état-major entrèrent dans les salles d'attente.¹⁷ Pour éviter l'encombrement,¹⁸ derrière eux le chef de gare fit fermer les grilles.

Pendant un quart d'heure, Tartarin se promena de long en large dans les salles, au milieu des chasseurs de casquettes. Il leur parlait de son voyage, de sa chasse, promettant d'envoyer des peaux. On s'inscrivait sur son carnet pour une peau comme pour une contredanse.

Tranquille et doux comme Socrate¹⁹ au moment de boire la ciguë, l'intrépide Tarasconnais avait un mot pour chacun, un sourire pour tout le monde. Il parlait simplement, d'un air affable ; on aurait dit qu'avant de partir, il voulait

laisser derrière lui comme une traînée de charme, de regrets, de bons souvenirs. D'entendre leur chef parler ainsi, tous les chasseurs de casquettes avaient des larmes, quelques-uns même des remords, comme le président Ladevèze et le pharmacien Bézuquet.

Des hommes d'équipe²⁰ pleuraient dans des coins. Dehors, le peuple regardait à travers les grilles, et criait : "Vive Tartarin !"

Enfin la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet déchirant ébranla les voûtes. . . . En voiture !²¹ en voiture !

"Adieu, Tartarin ! . . . adieu, Tartarin ! . . .

— Adieu, tous ! . . ." murmura le grand homme, et sur les joues du brave commandant Bravida il embrassa son cher Tarascon.

Puis il s'élança sur la voie, et monta dans un wagon plein de Parisiennes, qui pensèrent mourir de peur en voyant arriver cet homme étrange avec tant de carabines et de revolvers.

II. TARTARIN ET BOMBONNEL.

Vaguement, à travers les vitres dépolies par la buée,¹ Tartarin de Tarascon entrevit une place de jolie sous-préfecture, place régulière, entourée d'arcades et plantée d'orangers, au milieu de laquelle de petits soldats de plomb faisaient l'exercice² dans la claire brume rose du matin. Les cafés ôtaient leurs volets. Dans un coin, une halle avec des légumes. . . . C'était charmant, mais cela ne sentait pas encore le lion.³

"Au sud ! . . . Plus au sud !" murmura le bon Tartarin en se renfonçant dans son coin.

A ce moment, la portière s'ouvrit. Une bouffée d'air frais entra, apportant sur ses ailes, dans le parfum des

orangers fleuris, un tout petit monsieur en redingote noisette, vieux, sec, ridé, compassé, une figure grosse comme le poing, une cravate en soie noire haute de cinq doigts, une serviette⁴ en cuir, un parapluie : le parfait notaire de village.

En apercevant le matériel de guerre du Tarasconnais, le petit monsieur, qui s'était assis en face, parut excessivement surpris et se mit à regarder Tartarin avec une insistance gênante.⁵

On détela, on attela, la diligence partit. . . . Le petit monsieur regardait toujours⁶ Tartarin. . . . A la fin le Tarasconnais prit la mouche.

"Ça vous étonne?" fit-il en regardant à son tour le petit monsieur bien en face.

"Non ! Ça me gêne," répondit l'autre fort tranquillement ; et le fait est qu'avec sa tente-abri, son revolver, ses deux fusils dans leur gaine, son couteau de chasse, — sans parler de sa corpulence naturelle, Tartarin de Tarascon tenait beaucoup de place. . . .

La réponse du petit monsieur le fâcha :

"Vous imaginez-vous par hasard que je vais aller au lion avec votre parapluie?" dit le grand homme fièrement.

Le petit monsieur regarda son parapluie, sourit doucement ; puis, toujours avec son même flegme :

"Alors, monsieur, vous êtes . . . ?"

— Tartarin de Tarascon, tueur de lions !"

En prononçant ces mots, l'intrépide Tarasconnais secoua comme une crinière le gland de sa *chechia*.

Il y eut dans la diligence un mouvement de stupeur.

Le trappiste⁷ se signa, les femmes poussèrent de petits cris d'effroi, et le photographe d'Orléansville⁸ se rapprocha du tueur de lions, rêvant déjà l'insigne honneur de faire sa photographie.

Le petit monsieur, lui, ne se déconcerta pas.

"Est-ce que vous avez déjà tué beaucoup de lions, monsieur Tartarin?" demanda-t-il très tranquillement.

Le Tarasconnais le reçut de la belle manière :

"Si j'en ai beaucoup tué, monsieur ! . . . Je vous souhaiterais d'avoir seulement autant de cheveux sur la tête."

Et toute la diligence de rire⁹ en regardant les trois cheveux jaunes de Cadet-Roussel¹⁰ qui se hérissaient sur le crâne du petit monsieur.

A son tour le photographe d'Orléansville prit la parole :

"Terrible profession que la vôtre, monsieur Tartarin ! . . . On passe quelquefois de mauvais moments. . . . Ainsi ce pauvre M. Bombonnel. . . .

— Ah ! oui, le tueur de panthères . . ." fit Tartarin assez dédaigneusement.

"Est-ce que vous le connaissez?" demanda le petit monsieur.

"Té ! pardi. . . . Si je le connais.¹¹ . . . Nous avons chassé plus de vingt fois ensemble."

Le petit monsieur sourit : "Vous chassez donc la panthère aussi, monsieur Tartarin ?"

— Quelquefois, par passe-temps . . ." fit l'enragé Tarasconnais.

Il ajouta, en relevant la tête d'un geste héroïque qui enflamma le cœur des deux femmes :

"Ça ne vaut pas le lion !"

— En somme," hasarda le photographe d'Orléansville, une panthère, ce n'est qu'un gros chat. . . .

— Tout juste !"¹² fit Tartarin qui n'était pas fâché de rabaisser un peu la gloire de Bombonnel, surtout devant des dames.

Ici la diligence s'arrêta, le conducteur vint ouvrir la portière et s'adressant au petit vieux :

"Vous voilà arrivé, monsieur," lui dit-il d'un air très respectueux.

Le petit monsieur se leva, descendit, puis avant de refermer la portière :

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, monsieur Tartarin ?

— Lequel, monsieur ?

— Ma foi ! écoutez, vous avez l'air d'un brave homme, j'aime mieux vous dire ce qu'il en est. . . . Retournez vite à Tarascon, monsieur Tartarin. . . . Vous perdez votre temps ici. . . . Il reste bien encore quelques panthères dans la province ; mais, fi donc ! c'est un trop petit gibier pour vous. . . . Quant aux lions, c'est fini. Il n'en reste plus en Algérie. . . . mon ami Chassaing¹⁸ vient de tuer le dernier."

Sur quoi le petit monsieur salua, ferma la portière, et s'en alla en riant avec sa serviette et son parapluie.

— "Conducteur," demanda Tartarin en faisant sa moue, "qu'est-ce que c'est donc que ce bonhomme-là ?

— Comment ! vous ne le connaissez pas ? mais c'est monsieur Bombonnel."

II.

TARTARIN SUR LES ALPES.

I. LE CLUB DES ALPINES.

Quand ce nom de "Tarascon" sonne en fanfare¹ sur la voie du Paris-Lyon-Méditerranée,² dans le bleu vibrant³ et limpide du ciel provençal, des têtes curieuses se montrent à toutes les portières de l'express, et de wagon en wagon les voyageurs se disent : "Ah ! voilà Tarascon. . . . Voyons un peu⁴ Tarascon."

Ce qu'on en voit n'a pourtant rien que de fort ordinaire, une petite ville paisible et propre,⁵ des tours, des toits, un pont sur le Rhône. Mais le soleil tarasconnais et ses prodigieux effets de mirage, si féconds en surprises, en inventions, en cocasseries⁶ délirantes ; ce joyeux petit peuple, pas plus gros qu'un pois chiche, qui reflète et résume les instincts de tout le Midi français, vivant, remuant, bavard, exagéré, comique, impressionnable, c'est là ce que les gens de l'express guettent au passage et ce qui fait la popularité de l'endroit.⁷

En des pages⁸ mémorables que la modestie l'empêche de rappeler plus explicitement, l'historiographe de Tarascon a jadis essayé de dépeindre les jours heureux de la petite ville menant sa vie de cercle,⁹ chantant ses romances — chacun la sienne, — et, faute de gibier, organisant de curieuses chasses à la casquette. Puis, la guerre¹⁰ venue, les temps noirs, il a dit¹¹ Tarascon, et sa défense héroïque, l'esplanade torpillée,¹² le cercle et le café de la Comédie imprenables, tous les habitants formés en compagnies